

m.

Tout au bord...

Juillet/Août 2012

Des illusions

Comme nous pensions nous élever, nous avons saisi les branches qui se tendaient vers nous et nous avons tourné les yeux vers un ciel a priori sans orage.

Nous avons commencé par décrire des cercles, ventres creux, ombre sans portée, pensant pouvoir – pour la première fois – nous étendre afin de nous atteindre et nous avons commencé à scruter l'en-dessous de l'étendue du chemin jusqu'alors parcouru sans visée.

Ce n'était pas rien déjà que de ressentir – comme au sortir du ventre – une faim et une soif que nous savions pouvoir être apaisées, puisque enfin nous pouvions les nommer, puisque enfin nous pouvions les regarder croître et chercher à les discerner du fracas que l'en-dehors impose pour nous cloisonner à des raisonnements stériles, à des circonvolutions où nos êtres éperdus s'épanchaient sans se trouver.

Ce n'était pas rien déjà que de prendre conscience, comme on prend corps en prenant cet air qui devient si facilement irrespirable, si fragilement vicié ; ce n'était pas rien déjà que d'apercevoir des signes tangibles de reconnaissance et de sentir pousser, dans cette inconscience feutrée, un désir réel du soi, de ne plus vouloir gommer les excroissances, un désir de nudité intense qui rend soudain insupportable la moindre peau qui jusqu'à présent protégeait.

Comme nous pensions nous élever, nous avons cru qu'il suffisait que le ciel se déchire pour que des nues surgissent cet élan qui soulève et que nos passés, lourds comme des pierres, deviennent enfin un point d'achoppement d'où se délester des mortes et des morts qui jusque là s'ingéniaient à hanter, à disparaître et à réapparaître sans qu'on les chasse et sans qu'on les convoque.

Comme au premier jour, vierges et sans parure, nous avons voulu voir de l'inédit dans chaque heure qui s'annonçait comme triomphante, parce qu'imprégnée de la volonté de dissoudre les amalgames, de disséquer sans déchirer les sentiments, parce qu'intensément chargée d'une naïve espérance à laquelle nulle entrave ne venait rappeler ces devoirs imposés de s'imposer au monde pour ne pas qu'il nous force ou nous brutalise.

Il paraissait que les jours où la vie se vidait de son sens premier – la vie elle-même – s'étaient soudainement dissous dans l'absolue nécessité de palper à même l'ego, sans convenance, sans restriction, sans a priori et bien que nous ne fûmes pas neufs, il semblait tout à fait possible de partir de ce point où le passé sans s'éteindre se clôt sur une note de beauté.

Las, il aurait fallu sortir du cercle pour décrire des arabesques, être branche soi-même, il aurait fallu que l'étendue soit plus vaste et plus intime, il aurait fallu que la portée de nos ombres se déploie sans crainte des ecchymoses et qu'au matin, le matin soit comme une aube et comme une aurore sans artifice.

Las, il aurait fallu que la nudité soit encore possible sans que les membranes des cœurs et des âmes ne se désagrègent mais qu'elles s'imprègnent sans se dissoudre.

Las, il aurait fallu que les rêves au-dessus de nos êtres s'épaississent, plus encore que les cors de nos pieds, que la callosité de nos mains, que tous les éphémères où nous avons ancré jusqu'à présent nos incertitudes tenaces.

Car le ciel s'est rempli d'orages et sur nos peaux à fleur, nos épidermes se sont fanés.

L'Orage

Voici que les nuages s'amoncellent aux alentours,
Qu'on réécrit l'histoire main de fer dans gant de velours.
J'ai pris tant de chemins dans la nuit noire, tant de détours,
Je pensais au matin pouvoir chanter l'amour.

Mais le tonnerre gronde et voilà que les éclairs
Une fois disparus emportent avec eux la lumière
Et qu'il ne reste rien, pauvres fétus de paille,
De nos joies et nos peines, nos rires, nos batailles.

Les bourrasques de vent soulèvent nos peaux délicates,
Découvrant pour longtemps nos cicatrices écarlates
Où coule rouge sang tout le mal qu'on s'est donné.
Mais l'Amour, souviens-t-en ! puisque nous l'avons fait.

Où peut-on se cacher quand se déchaînent ainsi les nues
Et qu'il tombe au dehors comme des cordes de pendus ?
Où est donc le refuge, où est le feu séchant les os ?
Ne cherche pas plus loin, il n'y a pas de radeau.

Et si un jour l'orage venait enfin à disparaître,
Si un soleil rageur apparaissait à la fenêtre,
Je sais bien qu'au-dedans, au plus près de la vie,
Il restera toujours comme un ver dans le fruit ;

Je sais bien qu'au printemps, à l'heure où s'orne le jasmin,
Il y aura en moi des fleurs du mal et de chagrin,
Une douleur aigue ayant un goût d'automne,
Inconsolable Amour errant comme un fantôme.

Vertigineusement

Il s'approcha au plus près. Il savait qu'un pas de plus le précipiterait inéluctablement dans le vide et il chassa cette pensée morbide de son esprit.

Ses deux mains formèrent un porte-voix autour de sa bouche et il se mit à crier son nom aussi fort et le lança aussi loin qu'il le put.

Dans ce paysage vertigineux enserré de hautes parois, celui-ci prit d'abord son envol en douceur. On eut dit qu'il planait sur les courants d'airs chauds, se laissant porter simplement par ce premier élan.

Puis il se heurta sans fracas sur la cime de la montagne qui se trouvait juste en face.

Il rebondit avec grâce et continua à se répercuter sur tout ce qui pouvait croiser sa route sans l'oblitérer jamais totalement.

Il avait poussé ce cri sans rage mais convaincu qu'il devait l'abandonner là s'il ne voulait passer le reste de sa vie à poursuivre des chimères.

Il le vit s'éloigner à la recherche de nouvelles gorges, se fendre et se contorsionner pour éviter certains obstacles puis disparaître de sa ligne de mire, semblant ne vouloir jamais revenir sur ses pas.

C'était fini.

Il s'assit, tout plein d'une lassitude qu'il avait déjà éprouvée et dont il connaissait presque par cœur les cheminements.

Malgré cela, il se sentait étrangement vide, rabougri et il entendit clairement au fond de lui ce craquement insidieux qui irradiait son être sans précaution.

Il voulut pleurer mais au lieu de cela, son cœur se froissa tout d'un coup et il fut saisi d'un violent vertige.

Il savait que l'écho pouvait se perdre longtemps avant de revenir à lui.

Il ne voulait pas attendre.

Il prit alors le chemin en sens inverse et se perdit de nouveau.

Sans

L'absence fait un point aigu qui irradie et ce quel que soit l'endroit viscéral où elle loge.

D'abord, elle habite n'importe où et se déplace selon un schéma indéterminé jusqu'au plus profond.

Là, elle fait un nid d'où elle tisse, besogneusement, le réseau d'une douleur qu'on pense insupportable, d'une souffrance si vive que l'être tout entier est au supplice.

On se cognerait sans fin aux murs de la déraison qu'il serait impossible d'y arracher cet aiguillon sans périr.

L'absence est un creux, un trop-plein et rien ne fait contradiction dans la certitude de se noyer et celle de sentir la membrane de son cœur soudainement sèche, sans résonance bien que vibrant au moindre souffle, aspirant, espérant et finalement se brisant en mille endroits dans un mouvement de torsion extrême.

Le milieu de la nuit vous surprend éveillés tandis que tout le jour vous paraît sans épaisseur.

Le goût des autres est âcre, votre chair est brûlante alors qu'il vous semble que votre âme, glacée, est devenue aussi dure qu'un mort.

L'absence commet en vous des meurtres à répétition, tuant sans retenu votre innocence, vos élans de vie, vos rêves d'alter, vos besoins d'autrui, vos désirs de peaux.

Puis elle disparaît.

Puis elle revient, portant un autre nom, levant un autre masque, trimbalant une autre odeur, créant un nouveau manque.

Alors même que par expérience il semble évident que vous en sortirez debout, quand elle vient, lascive, envahir vos viscères, vous mourez encore, encore et toujours, pour la première fois.

L'absence fait un point aigu qui irradie.

A nos mortes amours

Ainsi, il faudrait donc abandonner aux limbes du présent le présent reçu comme source de vie.

Mettant en berne, il faudrait creuser ce trou d'où rien ne saurait jamais renaître et faire comme si de rien n'était.

Ainsi, il faudrait faire des gerbes avec des fleurs coupées et des jachères de nos terres les plus fertiles.

Ainsi, il faudrait renoncer.

Le destin est-il à ce point moqueur qu'il se raille sans fatigue de nous voir tenter de recoudre nos peaux fragiles maintes fois mises à nu ?

N'avons-nous pas déjà franchi, avec quelle rage !, le premier rideau ?

Depuis, nous avons toujours eu faim, nous avons toujours eu soif et peu d'entre nous ont trouvé source et pain pour calmer ces élans.

Pour beaucoup, nous avons erré à la recherche ou parfois, sans que l'on s'y soit attendu, c'est quelqu'un d'autre qui nous a trouvés.

Nous avons tenté d'appivoiser la vie, de humer le parfum des hautes plaines et nous avons caressé, étreint, poli alors même que la soif et la faim nous tenaient sur le fil.

Nos mains ont posé des jalons.

Mais tout en-dessous, il y avait cet organe qui se tracassait.

Aujourd'hui c'est assez que de creuser sans cesse, que de poursuivre du crépuscule à l'aube la vision de la satiété.

La peau se défile et voilà qu'affleurent les effluves de nos amours embaumées.

Nuit blanche

De tes absences sans écho me parvient l'entrechoquement de mes entrailles, une solitude aiguë qui n'arrive pas à s'étendre et qui gratte, à la porte, et quémande.

Si je regarde autour de moi, tout semble en désordre et dans ce tohu-bohu pointe un épuisement discret.

Je ne sais plus comment étirer mon corps alors je le mets en boule, je le renverse, je le tords mais il semble plus prompt à la rigidité qu'un cadavre tandis que les muscles s'agrippent, se contorsionnent et finissent par amalgamer.

Tu sais, avant toi il y eut bien des orages et pour tout dire beaucoup d'éclaircies.

Le temps ne se décompte pas au rythme flou de nos souvenirs équivoques. Quand on se rappelle, c'est tout d'abord le goût et l'odeur qui raniment et font rejaillir la sève.

Le goût de tes lèvres et de ta chair, je m'en rappelle.

Ton odeur, je m'en souviens.

Aujourd'hui, j'ai délacé mes souliers.

Et si j'allais, moi aussi, « par les soirs bleus d'été fouler l'herbe menue ? »

Seuls au monde

Nous avons marché sur les braises.

D'abord pour éprouver la rudesse puis pour étendre nos sensibilités.

Le premier feu par-dessus lequel nous avons pris élan a laissé plus d'un d'entre nous définitivement à vifs et quoi qu'il en soit, il demeure pour tous un stigmate, une zébrure.

L'étendu de la métamorphose est aléatoire. Certains ont poussé droit comme des i, d'autres ont pris des tangentes, d'autres encore ont vécu la peur au ventre et l'angoisse de l'évidence.

Nous sommes tous seuls au monde.

Noctambule

Elle s'approcha.

Malgré la prudence qu'elle semblait mettre dans chacun de ses pas, ce n'était pas la première fois qu'elle s'avancait ainsi, à découvert et il lui semblait reconnaître chaque méandre, chaque courbe de la route qui se dessinait au-devant d'elle.

Elle avait déjà parcouru bien des landes, bien des terres, nues, à fleur de sable ; elle avait déjà bien sûr éprouvé la sensation que l'on a quand on sent que ses pieds s'enfoncent, s'englaissent et qu'il devient plus lourd de porter au-devant le pas suivant.

Pourtant, elle voulait croire en la nouveauté, croire que ce rayon de lune qui se détachait de ce ciel apparemment sans mystère n'avait jamais croisé sa course ; elle voulait croire qu'il était encore possible que son cœur se mette à palpiter, à frémir et elle décocha un sourire victorieux à la face de cette nuit profonde.

Elle savait que si elle ne perdait pas courage, il y aurait, tout au bout, un jour sans artifice à cueillir comme un don, un recommencement de vie où les aubes s'embellissaient au fur et à mesure qu'on les regardait comme elles étaient : une offrande, une ode à la beauté de l'existence.

Elle s'approcha.

La peur la quitta au moment même où elle franchit le seuil sans vaciller.

Derrière elle, alors que la nuit commençait déjà à s'estomper, elle entendit un craquement bref mais épais.

Elle sut, sans pouvoir s'expliquer comment, que le bonheur était à portée et elle tendit la main pour le saisir.

Élévation

Nous pensons nous hisser à hauteur.

De là, nous croyons scruter les plaines où nous avons marché, libres, pieds nus et sans entrave, pour grimper jusque là.

Nous apercevons sur notre gauche les ébauches de nos embrasements, des rêves qui affleurent, des désirs qui accourent et nous fixons les étreintes passagères, les lèvres effleurées comme autant de points d'où nous avons poursuivi.

Sur la droite, déployés comme des draps lourds au vent des souvenirs, les fêlures des ombres caressées, des au revoir comme des fins du monde, des larmes sans sel qui accrochent, des cassures nettes qui ont brisé la chair et d'où nous avons décroché.

Bien en face, nous pouvons deviner des routes qui n'ont pas encore été tracées, des parfums dont les fragrances sont inscrites là en filigrane, des visages aux contours indéterminés.

Nous pensons nous hisser à hauteur.

Mais pour scruter les plaines où nous voudrions marcher, libres, pieds nus et sans entrave, pour grimper jusque là, il conviendrait d'avoir délester les organes, d'avoir porté en terre et d'offrir, au vent neuf, nos peaux vierges de l' « à venir ».

Jumelles

Nous scrutons en nous-mêmes, jusqu'au fond de l'abîme d'où renaître, car à toucher les bords sans jamais rebondir, à frôler les cimes, on finit, c'est certain, par manquer d'air.

Nous scrutons en nous-mêmes, jusqu'au moindre recoin de peau, au moindre lambeau de chair, car à palper tout sans jamais rien saisir, à croître de travers, on finit, c'est évident, par vivre à l'envers.

Nous scrutons en nous-mêmes, jusqu'à la plus petite étendue d'âme, jusqu'au moindre souffle.

A première vue, nous avons poussé nos racines au-delà du premier coteau, nous avons marché plus loin qu'à portée d'yeux, nous avons semé des prairies neuves et souvent, nous avons engendré.

Racines

- C'est par où ?
- C'est par là, un peu plus sur ta gauche.
- Sacré bon dieu, y a pas idée de s'mett aussi loin. Pfff... J'peux plus fout'un pied d'avant l'autre.
- Ben dis donc, j'pensais pas qu' t'en étais rendu là. Remarque, d'puis l'temps qu' j'te vois traîner dans le coin...
- Tu parles ! C'est pas d'hier c'est sûr qu'je me promène dans ces allées, ça fait un bail ouais ! Même pas sûr qu' tu t'étais déjà l'sein ta mère la première fois qu'j'ai trainé ma peau par ici.
- N'empêche, on fait quoi là une fois qu'on y est ?
- Eh là, sois pas pressé mon gars. Une fois qu'on y est, faut prendre comme on dit la mesure. Ben ouais quoi ! C'est pas si souvent qu'on fait ça. Comme on dit, faut apprécier le moment.
- Ouais, j'vois.
- T'es prêt ? Bon alors d'abord, tu caresses l'écorce, comme ça tu vois, doucement, comme si c'était un endroit très doux. C'est un endroit très doux, t'sais... Voilà, comme ça.
- Ouais.

- Ensuite, faut qu'tu respires, un grand coup tu vois, l'plus grand qu'tu peux. Un peu comm' si c'tait l'dernier, comme si tu voulais prend' en une fois tout l'air qu'tu peux contenir pour tout' ta vie. Tu vois ?

- Ouais.

- Ben maintenant, t'y es presque mon gars. Faut relâcher tout douc'ment, comm' pour l'arbre, tranquille, voilà...

- Ça fait tout bizarre. J'ai envie d'chialer, pis de rire aussi.

- Ben voilà, cett' fois, t'en plein d'dans. Maint'nant j'vais t' raconter l'histoire du Phénix.

Un peu plus loin...

Alors que nous parcourrons sans précipitation nos quotidiens souvent bornés, dans l'ombre, au coin de nos angles morts, des réalités plus ou moins équivoques nous tirent à elles et nous sollicitent sans précaution.

Ici, nous pouvons découvrir notre humanité délicate, nos peurs enfouies, nos ressemblances improbables et parfois, et bien sûr, nos correspondances.

Au détour, nous voyons qu'il n'y a rien qui ne sépare ni ne rapproche que nous n'ayons en nous sondé.

L'autre est là, déjà en nous-mêmes impatient, déjà en nous-mêmes réceptacle et miroir et nulle peine, nulle joie, nulle bonté, nulle atrocité ne s'attardent à nous surprendre si nous fouillons assez profondément.

L'autre est là, avec la même soif, avec la même faim, avec la même ombre qui se courbe dans les matins solitaires, dans les nuits où nous terrons nos visions enfantines, dans les silences qui ont recouvert peu à peu le tumulte que faisait le clapotis de nos premiers chagrins.

L'autre est là, tendant son ego vers nos egos semblables, tentant parfois l'approche ou fuyant au chaos de notre désordre intime, emportant avec lui ce qui faisait souffler et dans l'écho terrible d'une porte qui claque, il est encore là, comme une trace, comme un sillon et nous voilà à jamais imprégnés.

Alors se penchant, au plus près, à la charnière de ce qui nous distant, nous pouvons retrouver la volonté de partage et d'écoute et se souvenir - en conjuguant le présent au futur - qu'il n'y a qu'à baisser la garde pour

trouver la confiance et la félicité d'aller nu dans un univers lui-même sans parure.

Un peu plus loin donc, à deux pas, tout près, l'autre est là, tapi dans l'impatience de nos désirs, dans les vibrants déserts de nos solitudes.

Il nous appelle, et sans feindre de nous reconnaître, il nous ramène au rivage que, dérivant, nous pensions avoir perdu de vue.

Il faut alors savoir de nouveau s'étonner, retrouver nos visions enfantines et prendre goût, comme au jour premier, de l'émerveillement d'être au monde.

A l'horizon

Je sais qu'il existe encore de nouveau rivages.

Je n'ai pas franchi le seuil de tant de maisons pour qu'il n'en soit plus une pour s'ouvrir sans méfiance.

Fatiguée de mes courses pédestres, je crois qu'il est toujours possible de trouver ce lieu où me reposer et s'il n'est que lieu de passage, peu importe.

Puisqu'il y a beaucoup d'autres auberges et que moi-même, toujours vivante, toujours debout, je sais que je peux être à mon tour refuge, à mon tour soleil pour qui s'est perdu dans la nuit noire.

Au-delà des monts, au creux des sillons de la vallée, des fleurs attendent d'être glanées et tandis que le ciel s'éclaircit, il me vient des souvenirs d'un à venir radieux que je veux partager.

Car je veux pouvoir donner et recevoir, je veux goûter au festin des dieux, redresser la tête et jouir de mon corps.

Je veux encore bouillonner.

Et sentir pour longtemps sur mes lèvres, le sucre et le sel du baiser donné par Amour et qui vous plonge, soudain flottant, dans la rêverie.

Phénix

C'est ainsi qu'il se mit en route et qu'il se perdit de nouveau.

Le chemin fut moins ardu qu'il ne l'avait pensé.

Il s'était imaginé une sorte de « chemin de croix » où il faudrait, pour en renaître, avoir perdu plus de la moitié du son poids en eau.

Visiblement, il était lui-même plus apte à repérer les pièges et il évita plusieurs ornières sans trop de difficulté.

C'est que pour la première fois, il n'y avait rien à pardonner, il n'y avait rien à laisser en friche ; il n'y avait que l'évidence de vouloir justement être dans la vie.

Le choix était fait et il avait été simple.

Il suffisait de s'éloigner des ombres pour retrouver de l'épaisseur, il suffisait de ne plus se laisser aller à une nostalgie indécente, il suffisait de désirer le bonheur sans le froisser et sans le distendre.

N'y avait-il pas tant de raisons de sourire à la beauté ?

N'y avait-il pas tant de raisons ?

Alors à quoi bon vouloir s'en raciner sur un mauvais terreau ?

Un soir qu'il venait de délayer ses souliers, le nom lui revint, en plein cœur, et chemina son être de l'aura jusqu'aux ongles des pieds.

Il fut soudain soulevé de terre et loin d'en être effrayé, il se laissa porter sans résistance vers l'autre bord.

Il n'y eut pas de sa part un regard attendu vers les vestiges qui demeuraient derrière lui.

Quand il accostât, cela faisait un certain temps qu'il avait détourné la tête.

Il cueillit cet élan comme un cadeau et déploya ses ailes.

Il tourna pendant des jours.

Puis il l'aperçut.

Enfin.

Elle semblait elle aussi avoir survolé.

Le nom lui aussi lui était revenu.

Ils se délestèrent avec délicatesse et s'étendirent l'un près de l'autre pour qu'il les recouvre.

Lorsque ce fut fait et qu'ils furent de nouveau vierges, ils se prirent par la main et s'élançèrent.

Sensation

Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :
Mais l'amour infini me montera dans l'âme,
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,
Par la Nature, — heureux comme avec une femme.

Arthur Rimbaud - Poésies

20 avril 1870